

La mécanique des ruptures The mechanics of breaking off

Dominique Olivier

Ruptures?

Volume 7, numéro 1, 1996

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/902148ar>

DOI : <https://doi.org/10.7202/902148ar>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Les Presses de l'Université de Montréal

ISSN

1183-1693 (imprimé)

1488-9692 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Olivier, D. (1996). La mécanique des ruptures. *Circuit*, 7 (1), 17–18.
<https://doi.org/10.7202/902148ar>

Résumé de l'article

La critique musicale du journal *Voir* est la première à réagir. Elle rappelle qu'il existe bien un public pour la musique contemporaine, mais que, peut-être, celle-ci reflète crûment la pénible réalité du monde. Elle souligne le fait qu'aujourd'hui on a quitté l'ère aride et structuralistes des années 1950-1970.

POSITIONS⁽¹⁾

La mécanique des ruptures

Dominique Olivier

| Texte paru dans *Voir*, 20-26 octobre 1994.

Le 3 octobre dernier, Lise Bissonnette consacrait un éditorial à la musique contemporaine dans *Le Devoir*. En le lisant, j'ai ressenti une grande joie : enfin, une éditorialiste osait parler de cet art « occulte » et presque tabou. Mais j'ai aussi ressenti une certaine colère devant l'attitude de Mme Bissonnette, qui balaie du revers de la main une esthétique d'une importance capitale, en blâmant paresseusement les créateurs pour leurs difficultés à rejoindre le public.

Loin de moi l'idée de me dissocier des propos de la rédactrice en chef du *Devoir* : ils exposent parfaitement l'idée que l'intellectuel québécois se fait de la musique contemporaine. Mais il conviendrait de nuancer, d'appeler d'autres points de vue ; bref, de poursuivre la réflexion afin de mieux comprendre la cause de cette « mécanique de la rupture » qui sépare depuis trop longtemps le public québécois et les créateurs de musique contemporaine.

Première confusion : il existe bel et bien un public pour la musique contemporaine, tout comme il en existe un pour les arts contemporains en général ; seulement, ce n'est pas le même. Les intellectuels qui fréquentent le théâtre d'avant-garde, les expositions et les ouvrages littéraires « modernes » s'en tiennent souvent, lorsqu'il est question de musique, à Bach, Mozart et Chopin – Wagner pour les plus audacieux.

On ne peut pas le leur reprocher : la musique des siècles passés nous sécurise, elle s'exprime à travers un langage connu. Tous les mélomanes écoutent ces œuvres. Mais plusieurs sont incapables de franchir la barrière psychologique des années 1910-1920, comme s'il existait un clivage, comme si les œuvres musicales du xx^e siècle ne parlaient pas la même langue que leurs consœurs des autres disciplines artistiques.

Qui sait ? La musique contemporaine nous met peut-être dans un plus gros état de choc, elle nous montre peut-être plus crûment la réalité de notre monde, qui est passablement affolante, avouons-le.

(1) Nous avons réuni ici toutes les prises de position, les unes à la suite des autres, dans un ordre chronologique. On retrouve en page 77 toutes les références de ces divers textes. (NDLR)

Autre malentendu : on dit souvent que la musique contemporaine s'adresse à un public instruit et cultivé, que c'est une musique d'une cérébralité exacerbée, qui touche plus notre intellect que nos sens.

Or c'est faux. La musique actuelle a définitivement quitté l'ère « darmstadtienne », celle de la musique aride et structuraliste des années 1950-1970. Il faut venir au concert et assister à des créations récentes pour s'en rendre compte. La déshumanisation de la musique, le caractère délibérément abscons qu'elle a adopté durant deux décennies sont maintenant obsolètes.

Certes, la musique contemporaine fait peur. Mais elle nous effraie comme tout ce qui est inconnu. Quand on se donne la peine d'appivoiser ce qui nous menace, on découvre bien souvent un monde insoupçonné, plein de richesses. On finit même par voir une sorte de continuité au-delà des ruptures.

Ce n'est pas la première fois, dans l'histoire de la musique, que le langage subit des ruptures^[2] ; il en a subi au début du siècle, avec l'école viennoise des Schönberg, Berg et Webern. Mais on ne les considère plus maintenant comme des ruptures ; on parle plutôt d'évolution du langage...

[2] Cf. dans ce numéro, l'article de Dujka Smoje, pp. 83 et sq. (NDLR)

L'approche « table rase » des créateurs d'avant-garde va marquer à jamais l'art musical, mais je ne crois pas qu'elle ait tué la musique. Je ne suis même pas sûre qu'il y ait impasse. S'il y a un problème, c'est celui de la critique (et là je suis d'accord avec Mme Bissonnette et avec Rainer Rochlitz) qui renonce à essayer de comprendre, qui a trop peur de se tromper face à la postérité.

« Tuons-les toutes, Dieu reconnaîtra les siennes », voilà sans doute ce que se disent les critiques les plus prudents. Bien sûr, le temps opérera une sélection, mais il n'est pas interdit d'aimer, de détester ou de prendre parti.

En 1942, le critique et compositeur Alberto Savinio écrivait ces lignes afin d'aider le public à mieux apprécier cette musique qui ébranlait les conventions : « Musique déplaisante. C'est vrai. Mais la vie même est déplaisante aujourd'hui. Elle n'est plus protégée, accommodée, travestie par un « divinisme » maternel et optimiste. C'est ainsi. L'homme est seul. Je n'y peux rien et je ne saurais conseiller plus que de la résignation. Tout le reste est faux. »